



CHRISTINA LAUREN

Charmant
SALAUD

ROMAN

 LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

Chapitre 1

Mon père disait toujours : « La meilleure façon d'apprendre un job, c'est de passer beaucoup de temps à regarder faire les autres. »

« Pour arriver en haut de l'échelle, il faut commencer par le bas, ajoutait-il. Deviens celle dont le PDG ne pourra plus se passer. Son bras droit. Fais en sorte de leur plaire, et ils te mettront le grappin dessus à la seconde même où tu obtiendras ton diplôme. »

Alors je suis devenue irremplaçable. Et, sans aucun doute, *le* bras droit. Mais en l'occurrence, je suis le bras droit qui, la plupart du temps, doit se retenir de foutre son poing dans la sale gueule du directeur en question.

Mon boss, M. Bennett Ryan. *Beautiful bastard.*

J'ai le ventre noué rien qu'en y pensant : grand, beau, le mal incarné. Le type le plus puant, le plus imbu de lui-même que j'aie jamais rencontré.

J'ai eu droit à tous les potins des secrétaires au sujet de ses frasques légendaires. On croit rêver : tout ça juste parce qu'il est beau gosse ? Mon père disait aussi : « Tu t'apercevras vite que quand on regarde quelqu'un, on n'en voit que la moitié. » J'ai eu ma dose de gars insupportables ces dernières années, j'ai même couché avec quelques-uns d'entre eux entre le lycée et l'université. Mais celui-ci les surpasse tous – et de loin !

— Ah ! Vous voilà, mademoiselle Mills !

Monsieur Ryan se tient dans l'embrasure de la porte de mon bureau, qui sert de vestibule au sien. Une voix tout sucre tout miel, avec quelque chose qui sonne faux – du miel trop dur, impossible à tartiner. Et des cailloux à la place du sucre.

J'acquiesce d'une grimace. Après avoir renversé de l'eau sur mon téléphone, fait tomber mes boucles d'oreilles dans le trou du lavabo, avoir eu un carton sur l'autoroute et dû attendre que la police arrive pour constater ce que tout le monde savait déjà – que c'était l'autre qui était en tort –, la dernière chose dont j'avais besoin ce matin, c'était d'une remarque acerbe de mon boss.

Manque de bol, M. Ryan ne connaît pas d'autre ton.

Je lui lance légèrement : « Bonjour, monsieur Ryan ! », avec l'espoir qu'il me gratifiera de son habituel hochement de tête sec en retour.

Mais quand je tente de m'éclipser pour atteindre mon bureau, il grogne :

— Oui ? Bon... *jour*, mademoiselle Mills... Quelle heure est-il dans votre petit monde ?

Je m'arrête et croise son regard glacial. Il a vingt bons centimètres de plus que moi – avant de travailler avec lui, je ne m'étais jamais sentie aussi petite. Ça fait six ans que je suis chez Ryan Media Group. Et depuis son retour à l'entreprise familiale, neuf mois en arrière, je me suis mise à porter le genre de talons que je considérais jusque-là réservés aux top models de Dolce & Gabbana, tout ça pour arriver à peu près au niveau de ses yeux. Et, même ainsi, je dois toujours relever la tête pour le regarder. Ça l'enchant, visiblement – ses yeux noisette brillent chaque fois d'un éclat suspect.

— J'ai eu un début de journée plutôt désastreux... Ça ne se reproduira plus, je lui réponds, rassurée – ma voix n'a pas tremblé.

Je n'ai jamais été en retard, vraiment jamais. Mais c'est bien son genre d'en faire tout un plat la première fois que ça arrive! Au bout de quelques minutes, je finis par me faufiler jusqu'à mon bureau, je range mon sac et mon manteau dans un placard et j'allume l'ordinateur. L'air de rien – comme s'il ne se tenait pas à la porte, à scruter le moindre de mes mouvements.

— «Un début de journée désastreux»... Oui, c'est une description assez juste de ce que j'ai eu à gérer en votre absence. J'ai téléphoné *personnellement* à Alex Schaffer pour lui faire oublier qu'il n'a pas eu les contrats signés à l'heure prévue, c'est-à-dire 9 heures, heure de la côte Est. J'ai dû, *personnellement*, appeler Madeline Beaumont pour lui dire qu'on continuait bien le projet comme c'était prévu. Bref, j'ai fait votre travail *et* le mien ce matin. Vous pouvez sûrement, même avec «un début de journée désastreux», réussir à être là à 8 heures? Il y en a ici qui se lèvent et commencent à travailler avant l'heure du brunch, vous savez...

Je lui jette un coup d'œil. Il n'a pas bougé et me fixe d'un regard noir, furieux, les bras croisés sur sa large poitrine. Merde, tout ce cirque pour une heure de retard! Je cligne des yeux, délibérément, pour ne pas avoir l'air de remarquer que sa veste noire cintrée se tend au niveau de ses épaules athlétiques. J'avais fait l'erreur fatale de passer par la salle de gym de l'hôtel pendant un congrès, le premier mois où nous travaillions ensemble. Je l'avais trouvé torse nu et transpirant, à côté du tapis roulant. N'importe quel mannequin tuerait pour avoir son visage et ses cheveux, les plus incroyables qu'il m'ait été donné de voir sur un homme. La crinière «retour de baise»: c'est comme ça que les filles d'en bas l'appellent et, selon elles, elle vaut bien ce titre de noblesse. L'image – il épongeait sa large poitrine avec son T-shirt – reste gravée dans mon esprit.

Bien sûr, il avait tout foutu en l'air rien qu'en ouvrant la bouche: «Content de voir que vous vous intéressez enfin à votre forme physique, mademoiselle Mills.»

Trou de cul...

— Je suis désolée, monsieur Ryan, j'ai fini par répondre, un brin ironique. J'imagine à quel point cela a dû être pénible pour vous de devoir utiliser un fax et décrocher un téléphone. Je vous l'ai dit et le répète, cela ne se reproduira plus.

— Voilà une bonne résolution, et j'y veillerai, réplique-t-il avec un sourire présomptueux qui étire ses lèvres.

Ce type serait parfait s'il consentait à garder la bouche fermée. Un peu de ruban adhésif ferait l'affaire. J'en ai dans un tiroir de mon bureau. Je sors parfois le rouleau pour le caresser, espérant lui offrir un jour le rôle qu'il mérite.

Il reprend:

— Et juste pour que cet incident ne vous fasse pas perdre la mémoire, j'aimerais avoir sur mon bureau, à 17 heures, le tableau complet des statuts pour les projets Schaffer, Colton et Beaumont. Puis vous rattraperez l'heure perdue ce matin en faisant une simulation de la présentation du dossier Papadakis pour moi, en salle de conférence. Si vous comptez gérer ce dossier, vous avez intérêt à me prouver que vous en avez la capacité.

Mes yeux s'écarquillent tandis qu'il tourne les talons et claque la porte de son bureau derrière lui. J'hallucine! Il sait très bien que je suis en avance sur ce projet sur lequel se fonde ma maîtrise en administration des affaires (MBA). Il me reste plusieurs mois pour finir mon PowerPoint, avant que les contrats soient signés – ce qui n'est pas à l'ordre du jour, ils n'ont même pas été entièrement rédigés. Maintenant, avec tout ce que j'ai sur le dos, il veut que je mette en place une simulation de présentation dans... Je regarde ma montre.

Génial, j'ai sept heures et demie devant moi, si je saute le dîner. J'ouvre le dossier Papadakis et je m'y plonge.

Ils commencent tous à sortir pour dîner, pendant que je reste scotchée à mon bureau avec un café et un sachet de fruits secs tout droit sortis du distributeur automatique. D'habitude, soit je mange sur place des restes de mon souper de la veille que j'ai apportés de chez moi, soit je sors grignoter un truc avec les autres stagiaires. Mais aujourd'hui, je dois gagner du temps. La porte extérieure du bureau s'ouvre et je relève la tête, souriant à mon amie Sara qui entre. Elle suit le même programme de stage de MBA chez Ryan Media Group que moi, mais en comptabilité.

— On va dîner? demande-t-elle.

— Écoute, Sara, je suis vraiment désolée. Je sais que je te l'avais promis, mais là j'ai trop de travail.

Je lui adresse une mine confuse et son sourire devient moqueur.

— Encore un coup du boss? ricane-t-elle en s'asseyant sur le bord de mon bureau.

Sara ne travaille pas pour lui, mais elle sait tout de Bennett Ryan – comme tout le monde, d'ailleurs. Il est une légende vivante dans la boîte: le plus jeune fils du fondateur de l'entreprise (Elliott Ryan) et, de notoriété publique, le génie du Mal. Bennett ne tolère pas d'être remis en question, par qui que ce soit. Merde, si je n'étais pas aussi compétente dans mon job et si j'avais moins d'ancienneté, je ne serais même pas autorisée à faire le quart de ce que je fais.

— Je suis complètement débordée, dis-je en chassant mes cheveux devant mes yeux. Même si j'avais un clone qui bosse pour moi, je n'arriverais pas à tout finir à temps.

— Ne te laisse pas faire par ce sale con. On sait tous qui se tape réellement le boulot ici, Chloé.

Sara me sourit et quitte le bureau.

Je remonte un peu ma jupe et je me penche pour inspecter mes jambes :

— Et en plus de toute cette merde, fais-je, en entendant Sara revenir, j'ai déjà filé ces foutus bas. Je ne vois pas comment cette journée pourrait être...

Je relève les yeux et le mot « pire » se gèle sur mes lèvres quand je vois que ce n'est pas Sara qui se tient là. Je rougis jusqu'aux oreilles et baisse rapidement ma jupe.

— Je suis désolée, monsieur Ryan, je...

— Mademoiselle Mills, puisque vous et les autres employées avez assez de temps pour discuter de vos soucis de lingerie, en plus de mettre en place la présentation Papadakis, vous descendrez au bureau de Willis pour récupérer l'analyse et la segmentation de marché de Beaumont.

Il me tourne le dos et arrange sa cravate en regardant son reflet dans la fenêtre :

— Vous pensez que vous pourrez y arriver ?

Il vient de me traiter d'employée ou je rêve ? Bien sûr, en tant que stagiaire, j'assume souvent les tâches d'une assistante – basique –, mais il sait très bien que je travaillais ici depuis des années quand j'ai reçu la bourse JT Miller de la Northwestern University. Dans quatre mois, j'obtiendrai ma maîtrise en administration des affaires.

Obtenir mon diplôme et déguerpir au plus vite pour ne plus recevoir tes ordres. Je lève les yeux et je rencontre son regard étincelant :

— Je demanderai à Sam si elle...

— Ce n'était pas une suggestion, me coupe-t-il. *Vous* irez les chercher, mademoiselle Mills.

Il me fixe quelques instants, la mâchoire serrée, avant de rentrer brusquement dans son bureau.

Non mais quel est son problème? Claquer les portes comme un adolescent, est-ce vraiment nécessaire? J'attrape mon blazer sur le dos de la chaise et je file, direction nos bureaux satellitaires, situés à quelques blocs de là.

De retour, je frappe à sa porte. Pas de réponse. Je tourne la poignée : la porte est verrouillée. Il devait tirer un coup rapide de fin d'après-midi avec une princesse d'un quelconque fonds fiduciaire, pendant que je parcourais Chicago dans tous les sens comme une folle. J'introduis la chemise de papier kraft dans la fente à lettres, en espérant que les papiers se répandront partout et qu'il devra s'agenouiller pour les ramasser lui-même. Ça ne lui ferait pas de mal. Et j'aime assez l'imaginer à genoux, en train de rassembler les feuilles éparses. Mais là encore, tel que je le connais, il ne manquerait pas de m'appeler dans son trou à rats en environnement stérile pour que je le fasse à sa place, en me regardant, moi, à quatre pattes. Et en ricanant.

Quatre heures plus tard, la mise à jour des statuts est terminée, mes diapositives sont presque en ordre et je ris nerveusement – quelle journée de merde... Je rêve à un meurtre très sanglant et très élaboré du gars de chez Kinko. Je ne lui demandais pas la lune : faire quelques photocopies, relier les pages entre elles. Ça aurait dû être un jeu d'enfant. J'arrive et hop, je repars. Mais, non. Ça a pris *deux heures*.

Je traverse en courant le hall sombre de l'édifice, vide à cette heure, les documents pour la présentation pêle-mêle entre mes bras, et je jette un coup d'œil à ma montre. 17 h 30. Ryan va me faire la peau. J'ai vingt minutes de retard et, comme il me l'a fait remarquer ce matin, il déteste les gens en retard. «Retard» n'existe pas dans le dictionnaire de Bennett-Ryantête-de-con. En sont absents également les mots «cœur», «gentillesse», «compassion», «heure du dîner» et «merci».

Me voilà en train de cavalier à travers les salles vides dans mes chaussures italiennes, les fameux stilettos à plate-forme de 14 centimètres de haut, pour rejoindre la guillotine.

Respire, Chloé. Il sent la peur.

Je tente de calmer mon souffle et ralentis aux abords de la salle de conférence. Liseré de lumière sous la porte close. Il y est déjà, il m'attend. Je lisse mes cheveux et j'efface les plis de mes vêtements tout en rangeant le paquet de documents. Profonde inspiration. Je frappe à la porte.

— Entrez!

J'avance dans la pièce chaleureusement éclairée. La salle de conférence est gigantesque – l'un des murs est saturé de grandes fenêtres du sol au plafond, avec une vue imprenable sur Chicago, du dix-huitième étage. Le ciel est assombri par le crépuscule, les fenêtres éclairées des gratte-ciel se détachent sur l'horizon. Au centre de la salle se trouve une large table de bois lourd et, en face de moi, tout au bout, monsieur Ryan.

Il est assis, sa veste de costume pendue à la chaise derrière lui, la cravate desserrée, les manches de sa chemise d'un blanc éclatant sont relevées; son menton est appuyé dans les paumes de ses mains. Ses yeux me scrutent intensément, mais il ne dit rien.

— Je suis vraiment désolée, monsieur Ryan, dis-je d'une voix encore tremblante, en respirant avec difficulté. Le temps d'imprimer les...

Je me tais. M'excuser ne m'aidera en rien. Et je ne vais pas le laisser me reprocher quelque chose qui ne dépend pas de moi. Qu'il aille se faire foutre. Avec mon courage tout neuf, je relève le menton et marche jusqu'à lui.

Je trie mes papiers, en évitant son regard, et place une copie de la présentation sur la table:

— Je peux commencer?

Il ne répond pas, je sens tout à la fois ses yeux perçants sur moi et mon courage qui faiblit. Tout serait tellement plus facile s'il n'était pas aussi attirant. Il fait un geste vers les documents devant lui, m' enjoignant de continuer.

Je me racle la gorge et je commence ma présentation. Pendant que je développe les différents aspects de l'offre, il reste silencieux, à contempler sa copie. Pourquoi est-il si calme? Ses crises de colère, je connais. Mais cet étrange silence? C'est... troublant.

J'étais penchée vers la table, je lui montrais une série de graphies quand c'est arrivé.

— Leur prévision pour la première étape-clé est un peu ambi...

Je m'arrête en pleine phrase, le souffle coupé. Sa main appuie doucement sur le bas de mon dos avant de descendre, s'immobilisant sur mes fesses. En neuf mois de travail avec lui, il ne m'a jamais même effleurée – pas volontairement, en tout cas.

Et là, c'est clairement volontaire.

La chaleur de sa main se déplace sous ma jupe, ma peau s'électrise. Chaque muscle de mon corps se tend, mon ventre se liquéfie. Mais qu'est-ce qu'il fout? Mon cerveau me crie de repousser cette main, de lui dire de ne plus jamais me toucher, mais mon corps a une autre idée. Les pointes de mes seins se dressent, je serre les dents pour toute réponse. *Trahison pectorale.*

Mon cœur saute dans ma poitrine, une longue minute passe, ni lui ni moi ne prononçons le moindre mot. Sa main explore ma cuisse, ses caresses se font plus insistantes. Nos respirations et le bruit sourd de la ville, en dessous, brisent seuls le calme de la salle de conférence.

— Retournez-vous, mademoiselle Mills, ordonne-t-il d'une voix calme.

Je me redresse, les yeux dans le vague. Je pivote lentement sur mes talons, sa main me parcourt rapidement et glisse sur ma hanche. Je la sens se déployer, le bout de ses doigts dans mon dos, et son pouce qui presse la peau douce de mon pelvis. Nous nous regardons à la dérobée.

Sa poitrine monte et descend, sa respiration est rauque. Sa mâchoire bien dessinée a un mouvement convulsif au moment où son pouce bouge, lentement, d'avant en arrière. Ses yeux ne me quittent pas. Il attend que je l'arrête, ce que j'aurais pu faire depuis plusieurs minutes déjà, le repousser, ou simplement tourner les talons et sortir de la pièce. Mes émotions sont bien trop contradictoires pour que je puisse réagir. Je n'ai jamais ressenti ça et je ne me serais jamais attendue à ressentir ça pour *lui*. J'ai envie de le gifler, puis de le tirer par sa chemise et de lui lécher le cou.

— À quoi pensez-vous? murmure-t-il, le regard plein d'excitation et d'anxiété à la fois.

— Je me le demande bien...

Ses yeux toujours rivés aux miens, il fait coulisser sa main plus bas. Ses doigts sillonnent ma cuisse, jusqu'à l'ourlet de ma jupe. Il la remonte, ses mains redessinent l'élastique de ma jarretière, la dentelle de mes bas. Un long doigt s'introduit sous la matière fine et la fait descendre doucement. Je fonds littéralement, je suis brûlante.

Comment est-ce que je fais pour laisser mon corps réagir comme ça? J'ai toujours envie de le gifler, mais maintenant, plus encore, je souhaite qu'il continue. Le désir monte entre mes jambes. Il arrive au bord de ma culotte et passe ses doigts sous le tissu. Je le sens glisser contre ma peau et frôler mon clitoris avant de me pénétrer. Je mords mes lèvres, essayant, sans succès, de réprimer un gémissement. Quand je baisse les yeux sur lui, la sueur perle entre ses sourcils.

— Pour être trempée, tu es trempée, grogne-t-il.

Il ferme les yeux, sûrement en train de mener la même bataille interne que moi. Je jette un coup d'œil à ses genoux, il froisse le tissu lisse de son pantalon. Sans ouvrir les yeux, il retire son doigt et écrase la dentelle de ma culotte dans sa main. Il tremble en me regardant, il a une expression furieuse. Il déchire la dentelle d'un geste sec. Le bruit de l'étoffe qui rend l'âme résonne dans le silence.

Il m'attrape par les hanches sans ménagement, me soulève et me pose sur la table. Sensation du bois froid. Il m'écarte les jambes. Je gémiss involontairement au moment où ses doigts reviennent en moi, glissent sur mes jambes puis me fouillent. Je méprise cet homme avec une hargne singulière, mais mon corps me trahit – j'en veux toujours plus. C'est qu'il fait ça bien... Ses caresses n'ont rien à voir avec les attouchements amoureux auxquels je suis habituée. Lui, c'est un homme qui obtient toujours ce qu'il veut, et ce qu'il veut, là, maintenant, c'est moi. Ma tête tombe sur le côté alors que je m'allonge sur mes coudes, sentant un orgasme s'approcher à vive allure.

À ma grande horreur, je murmure :

— Encore...

Il arrête de bouger, ressort ses doigts et les rassemble dans son poing fermé devant lui. Je m'assois, j'attrape sa cravate de soie et j'attire brusquement sa bouche contre la mienne. Ses lèvres sont aussi parfaites qu'elles en ont l'air, fermes et douces. Je n'ai jamais été embrassée par quelqu'un connaissant aussi clairement toutes les manières de me faire presque totalement perdre la tête.

Je mords sa lèvre inférieure et mes mains ont vite fait d'ouvrir sa ceinture, je joue avec la boucle :

— Vous avez intérêt à être prêt à finir ce que vous avez commencé, monsieur Ryan.

Un bruit sourd, de rage contenue, monte de sa gorge. Il prend mon chemisier entre ses mains et l'ouvre en le déchirant. Les boutons de soie ricochent sur la grande table de conférence.

— Je compte faire plus que ça, mademoiselle Mills, fait-il.

Ses mains montent jusqu'à mes côtes, puis mes seins, ses pouces en agacent les pointes tendues, son regard sombre fixé sur l'expression de mon visage. Ses mains sont grandes et rugueuses, il me fait presque mal, mais, au lieu de grimacer ou de me dégager, j'appuie sur ses paumes. J'en veux davantage, et plus fort.

Il grogne, la pression de ses doigts s'accroît. Je pense que je vais avoir des bleus et, étrangement, j'espère en avoir. Je veux me rappeler cette sensation, cette certitude totale de ce que désire mon corps, complètement déchaîné.

Il se penche et mord mon épaule. Il murmure :

— Tu es très excitante.

Impatiente, je m'affaire à baisser la fermeture Éclair de son pantalon, qui tombe au sol avec le boxer. Je serre sa queue, très fort, je la sens vibrer entre mes doigts.

La manière dont il a prononcé mon nom – « *Mills* » – aurait dû déclencher un élan de rage en moi, mais je ne suis plus que désir – pur désir. Il remonte brutalement ma jupe sur mes cuisses et me pousse contre la table. Sans me laisser le temps de dire quoi que ce soit, il attrape mes chevilles et sa verge s'avance vers moi. Il s'enfonce au plus profond.

Je n'arrive pas même à être horrifiée par la longue plainte qui s'échappe de mes lèvres – c'est diaboliquement agréable.

— Qu'est-ce que c'est que ça? siffle-t-il entre ses dents serrées. Ses hanches frappent contre mes cuisses, il me pénètre à fond.

— Jamais été baisée comme ça, hein? C'est vrai, tu ne serais pas si excitante si tu étais correctement baisée.

Pour qui se prend-il ? Et pourquoi diable ça m'excite tant, qu'il ait raison ? Je n'ai jamais baisé ailleurs que dans un lit, et ça ne m'a jamais fait un tel effet.

— J'ai déjà eu mieux, dis-je.

Il rit, un petit rire moqueur :

— Regarde-moi.

— Non.

Il se retire pile au moment où j'allais jouir. Un moment, je crois qu'il va vraiment me laisser comme ça. Mais il m'attrape par le bras et me force à descendre de la table, ses lèvres pressées contre les miennes et sa langue dans ma bouche.

— *Regarde-moi, répète-t-il.*

Et finalement, j'y arrive – depuis qu'il n'est plus en moi. Il cligne des yeux, lentement, ses longs cils bruns frôlent ses joues, et il dit :

— Demande-moi de te baiser.

Le ton ne va pas. C'est presque une question, mais ses mots lui ressemblent – pur salaud. Je veux qu'il me baise, j'en crève. Mais il est hors de question que moi, je lui demande quoi que ce soit.

Je baisse la voix et lui rends son regard :

— Vous êtes un sale con, monsieur Ryan.

Son sourire me confirme que tout ce qu'il veut de moi, il l'a déjà. J'ai envie de lui balancer un coup de genou dans les couilles, mais la pensée que je ne pourrais plus obtenir de lui ce que je veux par-dessus tout me dissuade de le faire.

— Dites « s'il vous plaît », mademoiselle Mills.

— *S'il vous plaît*, allez vous faire foutre.

Quelques secondes plus tard, je suis contre la fenêtre glacée, mes seins s'écrasent sur la vitre. Le contraste entre la température du verre et celle de ma peau me fait gémir. Je suis en feu, chaque parcelle de mon corps désire sentir ses mains rugueuses, sa queue si dure.

— Au moins, tu es cohérente, marmonne-t-il dans mon oreille avant de mordre mon épaule.

Il donne un coup de pied dans mes chevilles :

— Écarte les jambes !

J'obéis et, sans aucune hésitation, il prend mes hanches à pleines mains et m'attire à lui avant de me pénétrer une nouvelle fois.

— Tu aimes le froid ?

— Oui.

— Petite obsédée, sale perverse. Tu aimes être regardée, n'est-ce pas ? murmure-t-il, en prenant le lobe de mon oreille entre ses dents. Tu aimes l'idée que tout Chicago puisse relever la tête et te voir en train de te faire baiser, et en déguster chaque minute, tes jolis nichons collés contre la fenêtre.

— Taisez-vous, vous êtes en train de tout gâcher, dis-je.

Alors que ce n'est pas le cas. Mais alors, pas du tout. Sa voix grave m'excite encore plus.

Il rit dans mon oreille, il a probablement remarqué qu'il me fait tressaillir.

— Tu veux qu'ils te voient jouir, hein ?

Je gémiss pour toute réponse, incapable d'articuler un mot sous ses coups de butoir. La part de moi qui le déteste est en train de se dissoudre comme du sucre sous ma langue, et la part qui désire tout ce qu'il veut bien me donner grandit, fougueuse et exigeante.

— Dis-le. Tu veux jouir, mademoiselle Mills ? Réponds ou j'arrête et je t'oblige à me sucer à la place, grince-t-il, allant toujours plus loin, à chaque à-coup. Dis-le moi !

Il se penche, lèche mon oreille et la mord brièvement :

— Je te promets que je te ferai jouir.

— S'il vous plaît, je réponds, fermant les yeux pour oublier tout le reste et le sentir, seulement le sentir. S'il vous plaît. Oui.

Il s'incline légèrement et attrape mon clitoris entre ses doigts, il le caresse – la pression et le rythme parfaits. Je sens son sourire contre mon cou et, quand il ouvre la bouche et presse ses dents contre ma peau, j'explose. La chaleur envahit ma colonne vertébrale, s'enroule dans mes hanches et entre mes jambes. Je me redresse et me colle contre lui. Mes mains s'appuient contre la fenêtre, mon corps entier frémit, plein de l'orgasme qui me prend, me laissant le souffle coupé. Quand ça s'arrête enfin, il se retire et se tourne vers moi, baissant la tête pour m'embrasser le cou, la mâchoire, la lèvre inférieure.

— Dis merci, chuchote-t-il.

J'enfonce ma main dans ses cheveux et les tire, espérant obtenir une réaction et voir s'il est sous contrôle ou en plein délire. *Mais qu'est-ce qu'on est en train de faire?*

Il grogne, s'appuie sur mes mains et m'embrasse le cou, il presse son érection contre mon ventre :

— Maintenant, fais ce que tu as à faire.

Je libère une main et je descends vers sa queue, je commence à le branler. Il est lourd, long et parfait dans ma paume. J'ai failli le lui dire, mais plutôt crever que de lui faire savoir à quel point il est merveilleux. Je me dégage de ses lèvres, je le regarde avec les yeux vides.

— Je vais vous faire jouir si fort que vous oublierez que vous êtes le plus gros con du monde, dis-je, glissant contre la vitre avant de le prendre entièrement dans ma bouche, jusqu'au fond de ma gorge. Il se crispe et gémit profondément. Je relève les yeux, ses mains et son front sont appuyés contre la fenêtre. Il a fermé les yeux. Il a l'air vulnérable – sublime dans son abandon.

Mais il *n'est pas* vulnérable. Il est le plus gros salaud de la planète, et moi je suis à ses genoux. Impossible.

Au lieu de lui donner ce qu'il veut – et je sais pertinemment ce qu'il veut –, je me relève, descends ma jupe et le dévisage enfin. C'est plus facile maintenant qu'il ne me touche plus et ne me fait plus sentir toutes ces choses qui n'ont pas lieu d'être.

Ni l'un ni l'autre ne regardons ailleurs.

— Mais qu'est-ce que tu fous? grince-t-il. Mets-toi à genoux et ouvre la bouche.

— Compte là-dessus...

Je remets mon chemisier sans boutons et je sors de la salle de conférence, en priant pour que mes jambes flageolantes ne me trahissent pas.

De retour à mon bureau, j'attrape mon sac et enfille mon blazer, dont j'essaie désespérément de fermer le bouton de mes doigts tremblants. Ryan n'est toujours pas réapparu et je cours jusqu'aux ascenseurs, priant Dieu pour qu'il n'arrive pas avant que je sois partie.

Je m'oblige à ne pas y penser avant d'être sortie – vraiment sortie – de la boîte. Je l'ai laissé me sauter, m'offrir l'orgasme le plus délicieux de ma vie, et je l'ai abandonné avec son pantalon sur les chevilles, dans la salle de conférence de la boîte, avec les couilles les plus bleues de l'histoire de l'homme. Si c'était arrivé à une autre fille, je lui taperais dans la main – *high five!* Dommage que ce ne soit pas le cas.

Merde.

La porte s'ouvre et j'appuie sur le bouton. Je regarde les étages défiler. Dès que l'ascenseur est au rez-de-chaussée, je cours plus que je ne marche dans le hall. J'entends le type de la sécurité dire quelque chose à propos du travail à une heure pareille, je lui fais seulement un signe de la main et je m'éloigne en accélérant.

À chaque pas, la douleur entre mes jambes me rappelle les événements de ces dernières heures. J'arrive jusqu'à ma voi-

ture, je désactive l'alarme, m'engouffre à l'intérieur et m'effondre dans le havre de sécurité des sièges en cuir. Je me regarde dans le rétroviseur.

Merde, mais qu'est-ce qui s'est passé?

CHAPITRE 2

J'ai vraiment merdé.

Je fixe le plafond depuis mon réveil – une demi-heure déjà. Cerveau : du grand n'importe quoi. Bite : érection tenace.

Encore en érection.

J'ai eu beau me branler hier soir, plusieurs fois après son départ, ça ne voulait pas redescendre. Je ne pensais pas que ce soit humainement possible, mais c'est cent fois pire que les cent fois où je me suis réveillé comme ça. Parce que cette fois, je sais ce que je rate. Elle ne m'a même pas fait jouir, la chienne...

Neuf mois. Neuf foutus mois dans cet état, de bon matin. Neuf mois de fantasmes incessants, sur quelqu'un dont je n'ai même pas vraiment envie. Bon, je ne suis pas totalement honnête sur ce coup-là. J'ai envie d'elle. Je n'ai jamais eu à ce point envie d'une femme – jamais. Le problème, c'est que je la déteste.

Elle me déteste également. Elle me déteste pour de bon.

En trente et un ans, je n'ai jamais rencontré personne qui sache aussi bien appuyer là où ça fait mal. Mademoiselle Mills...

La simple évocation de son nom me met dans un état insurrectionnel. *Sale traîtresse de bite.* Je jette un œil sur mes draps – une bosse prometteuse. Mais de quoi ? Cet appendice

stupide m'a mis dans un de ces pétrins... Je me frotte les yeux et je m'assois dans le lit.

Pourquoi n'ai-je pas réussi à la garder dans mon pantalon? J'y suis bien parvenu pendant presque un an. Et ça a marché! J'ai gardé mes distances, j'ai joué au patron exigeant. Merde, j'en suis presque à admettre que j'ai agi comme un vrai salaud. Et j'ai tout gâché. En juste une minute, assis dans cette pièce si calme, son odeur qui me submerge et cette fichue jupe, son cul dans ma face. J'ai craqué.

J'étais sûr que l'avoir une fois suffirait à me décevoir, que la lubie me passerait. Que j'aurais la paix – enfin. Et me voilà, dans mon lit, à bander comme si je n'avais pas joui depuis des semaines. Des semaines... Coup d'œil au réveil – ça ne fait que quatre heures.

Je prends une douche rapide et je frotte mon corps avec violence, pour effacer toute trace d'elle, toute trace d'hier soir. Ça va s'arrêter. Ça *doit* s'arrêter. Bennett Ryan n'agit pas comme un adolescent en rut. Et je ne vais certainement pas me mettre à *cruiser* au bureau. La dernière chose dont j'ai besoin, c'est d'un pot de colle qui me rendrait la vie impossible. Je ne laisserai pas mademoiselle Mills avoir ce pouvoir sur moi.

Tout était tellement plus simple *avant*. Ça me semblait terrible, mais là, je suis en train de vivre mille fois pire. Je sais ce que je rate.

Elle arrive au moment où j'entre dans mon bureau. Après son départ d'hier soir, presque en sprintant, deux scénarios sont envisageables. Soit elle me fait les yeux doux, pensant que notre petite incartade d'hier soir signifie quelque chose, que *nous* signifions quelque chose. Soit elle me fait la peau.

Si elle parle, je perds mon job et tout ce pour quoi j'ai travaillé jusqu'à présent. Pourtant, j'ai beau la détester, je ne la vois pas agir de la sorte. Si j'ai appris quelque chose de Mills, c'est qu'elle est digne de confiance, et loyale. Elle peut être odieuse, mais certainement pas du genre à me jeter aux lions. Elle bosse chez Ryan Media Group depuis l'université – ce n'est pas pour rien – et elle obtiendra son MBA dans quelques mois. Elle pourra choisir le job qu'elle voudra. Elle ne prendra pas le risque de tout faire foirer.

Ça m'étonnerait beaucoup qu'elle m'ignore complètement. La voilà qui avance dans un trench-coat à hauteur du genou. Il masque ce qu'elle porte dessous, mais dévoile ses jambes fantastiques – un grand moment.

Oh! merde... Si elle porte ces chaussures, il y a beaucoup de chances... *Non, pas cette robe! Pitié, pour l'amour de Dieu, pas cette robe!* Je n'aurai pas le courage d'affronter ça aujourd'hui, c'est clair.

Je la dévisage pendant qu'elle pend sa veste dans le placard. Elle s'assoit à son bureau.

C'est la fille la plus aguichante du monde entier.

C'est la robe blanche. Avec un décolleté plongeant parfait pour souligner la peau lisse de son cou et la naissance de ses épaules. La couleur du tissu met en valeur ses seins magnifiques. Cette robe est le poison mortel de mon existence – mon paradis et mon enfer, délicieusement emballés.

L'ourlet tombe juste sous les genoux, c'est la chose la plus sexy qu'il m'ait été donné de voir. Pas affriolant du tout, mais avec un truc dans la coupe et dans ce foutu blanc virginal qui me fait bander presque toute la journée. Elle lâche toujours ses cheveux quand elle s'habille comme ça. Dans un de mes fantasmes récurrents, je défais son chignon avant d'attraper sa chevelure à pleines mains et de la baiser.



UN PATRON SÉDUISANT, arrogant et autoritaire. Une stagiaire brillante, ambitieuse et ravissante. Chloé n'entend rien sacrifier à sa carrière. Surtout pas pour un homme. Entre elle et Bennett, c'est l'affrontement mais aussi le désir obsédant, dévastateur. Ensemble, ils enfreignent une à une les règles qu'ils s'étaient fixées. À une seule fin : se posséder. Au bureau, dans l'ascenseur et le stationnement... partout. Parviendront-ils à se rejoindre au-delà du plaisir brûlant que leur procure leur aventure ?

CHRISTINA HOBBS et **LAUREN BILLING** écrivent en duo depuis 2009. Fascinées par la littérature érotique, elles ont rédigé ensemble de nombreuses histoires, dont *A Little Crazy*. *Charmant salaud*, traduction de **Beautiful Bastard**, est le premier roman qu'elles signent sous le pseudonyme de Christina Lauren.



Groupe
Livre
Québecor Média

ISBN 978-2-7619-3819-8



9 782761 938198